

Anne Sophie Lin Arghirescu  
**Derniers instants d'une agonie**

Avec un soupir de lassitude, il essuya du revers de sa manche la sueur qui perlait sur son front. Il aurait bien aimé retirer la combinaison qui couvrait l'entièreté de son corps, mais il savait que sans son habit protecteur, il s'exposait à la fureur brûlante du soleil. Il leva la tête. Sous les épais verres noirs qui protégeaient ses yeux des rayons ultraviolets, il observa avec angoisse et appréhension l'énorme œil rouge qui déjà avait atteint la taille d'une petite école. Il ressemblait étrangement au visage rond de Mars, vieille femme ridée de cratères et de volcans, mais coquette toujours, fardée de safran et d'ombres grises.

L'atmosphère tout autour de l'astre mourant était lourde, presque palpable : une masse fluide comme du métal liquide en fusion, couleur du nacarat, où brillaient par endroits des marbrures jaune cuivré. Il réalisa avec nostalgie qu'il n'avait pas vu de ciel bleu depuis plus de six mois. Mais après tout, il y avait bien de quoi se sentir mélancolique lorsque l'on était le dernier homme à fouler le sol terrestre. Les autres l'avaient peu à peu quitté pour se rendre sur la planète rouge. Il était le seul qui avait voulu rester, pour assister au déclin de la Terre, et mourir avec elle. Les autres enfants de la planète lui avaient tourné le dos, et envisageaient son extinction comme la promesse d'un nouveau commencement. L'agitation frénétique des derniers jours lui tournait encore la tête; le décollage incessant de milliers de fusées partout à travers le globe assourdissait toujours son oreille. C'était la colonisation du nouveau monde reprise à nouveau. *Le rêve martien*. S'il n'avait pas eu si soif, il aurait craché par terre de mépris et de dégoût.

Le paysage qui l'entourait était désertique et désolé, dénué de toute végétation. Il avait l'impression de marcher sur le corps vaste et nu d'une lépreuse, sur sa peau sèche et craquelée. Il s'arrêta soudainement sur le bord d'un précipice béant. Sous lui, plusieurs centaines de kilomètres de vide. La vue qui s'étalait devant ses yeux était des plus extraordinaires. Le relief de sommets escarpés s'élevant comme des doigts maigres ornait d'une dentelle sinistre et macabre le ciel rouge. C'était l'image même de la solitude et de l'aliénation, qui faisait écho à son propre cœur. Il se rendit compte avec horreur qu'il avait devant lui le ventre vide de la Terre, le creux qui autrefois avait contenu ses eaux fécondantes. Une violente douleur le saisit à la poitrine et un spasme de rancœur le parcourut tout entier. Il se devait de l'accompagner jusqu'au bout. Il fixa son crochet dans une faille de la muraille et, déroulant la corde le long de la paroi de roche, il entreprit la périlleuse descente vers le fond du gouffre.

Le plancher de l'abîme était recouvert de sable blanc sur lequel il atterrit avec un bruit mat. Quelle étrange et glaçante sensation que de se retrouver ici-bas, sur le fond de la mer asséchée! Il était entouré de cadavres qu'il n'avait pas remarqués depuis son observatoire en hauteur. Sous le ciel incandescent, des os jaunis finissaient de s'égruger en poussière. Rempli d'effroi, hésitant, il se mit en marche. Sur le sommet d'une dune de sable, une touffe d'avoine de mer se desséchait en arquant ses épis gris bitume. Il se rappelait avec tristesse la manière dont ils avaient autrefois ondulé sous la caresse du vent et des vagues, gracieux comme les chevelures abondantes de sirènes. Le sol accidenté était troué çà et là de crevasses dans lesquelles subsistait encore une eau noire et visqueuse. Il approcha sa loupe-microscope d'une de ces cavités. Sous son œil, un monde infiniment petit agonisait lentement. Du plancton, sous toutes ses formes et couleurs, s'agitait furieusement : un siphonophore ondoyant à l'image des plis d'une robe de soie bleue, une méduse aux tentacules bouclées tels des fils de cheveux, un radiolaire au noyau comme deux poumons rouge sang de bœuf, une larve d'Hippolytidae aux moustaches striées d'écarlate. En relevant la tête, il aperçut au loin, à travers la brume rougeoyante, une montagne colorée qui se distinguait des autres pics noirs. Intrigué, il se releva et s'en approcha.

Ce qu'il découvrit le laissa hébété, trop bouleversé pour ressentir de la colère. Il se tenait face à un énorme amoncellement de plastique multicolore, qui devait bien faire plusieurs centaines de mètres à la base et s'élever à plus de mille mètres. Alors que tout le paysage aux alentours s'était revêtu du voile sombre du deuil, cet amas de résidus seul semblait prospérer. Il y avait là des filets, des bouteilles, des sacs et de plus petits morceaux allant jusqu'à des billes de polystyrène à peine visibles. Des remords cuisants commençaient à refaire surface en lui, le torturant et l'étourdissant. Il se sentait défaillant, au bord de l'évanouissement. Dans un effort pour se maintenir debout, il prit appui sur la montagne d'ordures. Sa main rencontra un objet lisse et froid. La température en surface, en escalade depuis six mois, avait déjà atteint les mille degrés. Comment se pouvait-il

alors qu'un objet garde de la fraîcheur ? Il retira sa main et vit qu'il s'agissait d'une enveloppe, dont la texture, pour le moins surprenante, ressemblait à celle de la toundra arctique, sur laquelle des tâches vert et orange suggéraient une végétation de mousses et de champignons. Curieux, il décolla le rabat et en retira un morceau de papier. Lorsqu'il le déplia, un cri strident, un hurlement atroce, s'échappa de la lettre. Devant ses yeux mi-clos passèrent comme une vapeur le fantôme de pivoines de Chine et de forêts de sapins, d'écume spumescence et d'une queue de dauphin, d'une corne d'antilope et du béret rouge d'un sizerin. La force de cette lamentation était telle qu'il chancela. Juste au moment où il pensait qu'il allait perdre conscience, une dernière vision fulgurante s'imprima sur sa rétine : celle d'un enfant perdu, oublié, délaissé, le visage crasseux et des larmes plein les yeux ; un enfant sans mère.